



HAL
open science

Religion et politique dans quatre romans sud-tarnais (1903-1914)

Rémy Cazals

► **To cite this version:**

Rémy Cazals. Religion et politique dans quatre romans sud-tarnais (1903-1914). Religion et politique dans quatre romans sud-tarnais (1903-1914), Jan 1999, France. pp.267-283. halshs-00319852

HAL Id: halshs-00319852

<https://shs.hal.science/halshs-00319852>

Submitted on 9 Sep 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Religion et politique dans quatre romans sud-tarnais (1903-1914)

A l'occasion du colloque « Christianisme et politique dans le Tarn sous la Troisième République » (Centre universitaire d'Albi, janvier 2000), j'ai proposé d'étudier quatre romans publiés pendant l'épiscopat de Mgr Mignot et qui ont tous une forte dimension ethnographique sud-tarnaise : *La gorge*, d'Albert Vidal ; *Mémoires d'un jeune ouvrier*, de Gaston Tournier ; *Les jeux de la politique et de l'amour*, de Jules Puech ; *Le feu sous la cendre*, de Gaston Mercier. Cela m'a donné l'occasion de les relire, en gardant à l'esprit la question qui nous occupe : quelle est la place de « religion et politique » dans leur contenu ?

On peut, d'abord, constater avec quelque étonnement que, dans une aussi courte période, sur un espace aussi réduit, quatre œuvres de ce type aient vu le jour. Il faut ensuite, puisque ce sont des romans, s'interroger sur leur qualité littéraire. Sans avoir compétence pour trancher en ce domaine, je livrerai seulement trois indications. La première concerne *La gorge*, d'Albert Vidal. C'est la seule des quatre œuvres qui ait obtenu, à ma connaissance, une série de comptes rendus favorables, dont celui de Manuel Devaldès dans *La Critique* de janvier 1904. Le plus remarquable venait de la revue *Province*, du Havre, en septembre 1903, qui voyait dans *La gorge* « une merveille » et estimait que, pour l'avoir écrite, « M. Albert Vidal mériterait d'être célèbre tout de suite, comme Maupassant au lendemain de *Boule-de-suif* ». Mais, et c'est la deuxième remarque, aucune des quatre œuvres ne connut le succès. Pour celles de Puech, Tournier et Mercier, je ne m'en scandalise pas. Quant à celle de Vidal, elle était publiée à Toulouse par une maison d'édition débutante qui n'avait pas de réseau de diffusion et qui, lorsqu'elle s'adressait aux libraires parisiens pour la promotion de ses productions, s'entendait répondre quelque chose comme « soyez connus, nous vous ferons connaître »¹. Enfin, pour donner un avis personnel, je peux dire que j'aime beaucoup les écrits d'Albert Vidal, que j'ai lu Jules Puech avec sympathie, et les deux autres auteurs avec l'intérêt de l'historien et de l'ethnologue.

Aucun des quatre n'était romancier professionnel. Albert Vidal aurait voulu le devenir (j'ai composé un livre alternant le récit de sa vie et certains de ses meilleurs textes, et je l'ai intitulé *Le jeune homme qui voulait devenir écrivain*)². Mais, ne pouvant vivre de sa plume, Albert Vidal revint dans le giron familial et lainier. Gaston Mercier était avocat ; Jules Puech, fonctionnaire ; Gaston Tournier vivait de l'entreprise industrielle familiale. Voyons de plus près chacun des quatre auteurs³, avant de rassembler en une synthèse l'apport de leurs romans à la connaissance de la situation politico-religieuse du sud du Tarn au début du 20^e siècle.

Les auteurs, leur œuvre, leurs personnages

La gorge, d'Albert Vidal

Dans l'ordre chronologique, la première publication est celle de *La gorge*, longue nouvelle ou court roman, figurant dans le recueil *La toile d'araignée*, édité à Toulouse en 1903 par la Société provinciale d'édition⁴. Le Mazamétain Albert Vidal (1879-1943) avait 24 ans lors de la sortie du livre, rédigé entre février et avril 1902. Grand admirateur de Jules Renard et ennemi intransigeant des écrivains portés par la mode, Albert Vidal avait auparavant publié deux petites œuvres : *La sœur*, pièce en un acte, aux personnages pris sur le vif dans la bourgeoisie mazamétaine, pièce jouée à Paris en 1901 au théâtre de l'Université populaire, et, à mon avis, toujours jouable⁵ ; *Au vol*, recueil de portraits, tableautins et autres courts récits déjà parus dans la *Revue provinciale* que Vidal avait fondée à Toulouse avec ses amis Puech (de Castres), Bellet (d'Albi) et Frène (de Rodez). Mensuelle, elle

¹ Voir « Quatre amis fondateurs de revue : la *Revue provinciale*, 1901-1905 », dans Jean Jaurès, *cahiers trimestriels*, n° 146, octobre-décembre 1997, p. 29-44. Deux de ces fondateurs vont se retrouver ici, Albert Vidal et Jules Puech ; les deux autres étaient Charles Bellet et Roger Frène.

² Albert Vidal et Rémy Cazals, *Le jeune homme qui voulait devenir écrivain*, Toulouse, Privat, 1985.

³ Jules Puech, Gaston Tournier et Albert Vidal ont notice et portrait dans le dictionnaire biographique *Les Tarnais*, dirigé par Maurice Greslé-Bouignol, Albi, FSIT, 1996. Gaston Mercier était de Montpellier.

⁴ Autres textes du recueil : *La toile d'araignée* (qui a donné son titre à l'ensemble ; réédité à part par FAOL, Carcassonne, 1985) ; *L'Allemande* (nouvelle reproduite dans *Le jeune homme qui voulait devenir écrivain*, p. 93-103) ; *Un homme heureux*. La SPE était une création de l'équipe de la *Revue provinciale*.

⁵ Texte signé du pseudonyme transparent de Dalert, reproduit dans *Le jeune homme...*, p. 79-87.

allait tenir quatre années entières et quelques mois de la cinquième. Ensuite, après un certain succès devant la critique, mais un échec certain au niveau de la diffusion, Albert Vidal avait cessé de publier. Toutefois, à sa mort, il laissa quantité de manuscrits, que sa famille m'a confiés et dont j'ai pu faire connaître une partie. On peut ainsi trouver dans la *Revue du Tarn* de 1987, sous le titre « Mazamet : le pays et les hommes », une série de courtes descriptions de la ville, des effets du vent d'autan, de la pluie obsédante, d'une distribution de prix provinciale en 1900, de scènes de la vie des industriels locaux⁶. Outre *L'Allemande* et *La sœur*, le livre *Le jeune homme qui voulait devenir écrivain* donne quelques textes importants, qui restent des scènes de la vie mazamétaine : *Christine*, *Une visite*, *Amour, Amour !*, *Les marchands*⁷, puis des œuvres marquées par l'histoire du 20^e siècle, guerre de 14-18, crise de 29, défaite de la république espagnole, désastre de 40 et Résistance.

Revenons à *La gorge*, dont le personnage principal est un ouvrier peleur, représenté de façon réaliste, authentique, car Vidal, d'une part, connaissait bien tous les milieux mazamétains, et, d'autre part, n'avait aucune imagination et possédait un extraordinaire don de fine observation des scènes et de restitution des dialogues. L'histoire d'amour qui brise le modeste héros ne nous intéresse pas ici⁸. L'ethnologue ou l'historien de Mazamet à la Belle Epoque peut la considérer comme un simple prétexte à description du cercle des patrons, du quartier ouvrier, du paysage industriel de la gorge de l'Arnette, à visite d'une usine de délainage, à reportage sur les festivités locales (boucherie du cochon, foire du Pont-de-l'Arn, noce populaire). Un chapitre conduit une procession catholique depuis l'église jusqu'à la Croix sur la montagne qui domine Mazamet, où les fidèles écoutent un sermon politiquement engagé, avant de redescendre vers la ville en clamant leur attachement au baron Reille.

Mémoires d'un jeune ouvrier, de Gaston Tournier

Trois ans après *La gorge*, paraissait chez Fischbacher à Paris le livre *Mémoires d'un jeune ouvrier*. En 1906, l'auteur, le Mazamétain Gaston Tournier (1872-1945), avait 34 ans. Lui aussi appartenait à une famille de la bourgeoisie lainière protestante. « Jules Tournier père et fils » était une des trois grandes entreprises locales à être restées fidèles à la vieille industrie textile, supplantée chez les autres par le délainage⁹. En politique, les Tournier étaient conservateurs. Protestants, ils appartenaient à l'Eglise « évangélique », très hostile aux « libéraux ». Dans ses *Souvenirs de ma vie*, publiés après son décès, Gaston Tournier notait : « Mon respect, mon amour, mon attachement à la parole de Dieu sont absolus ; en dehors d'elle, c'est le libéralisme, c'est-à-dire **rien**. » Remarquons ces pages d'autobiographie d'un vrai patron, plus authentiques que les supposées *Mémoires d'un jeune ouvrier*, du même auteur, seul roman dans une œuvre d'historien de Mazamet et du protestantisme¹⁰. Le titre le plus important, parmi beaucoup d'autres, en est certainement *Les galères de France et les galériens protestants des 17^e et 18^e siècles*, en 3 volumes¹¹. Mais il convient aussi de citer *Souvenirs de famille*, ouvrage publié aux frais de l'auteur en 1902, à 50 exemplaires seulement, destinés à la parenté ; résultat d'une importante recherche généalogique sur ses ascendants, c'est-à-dire sur la plupart des familles de la bourgeoisie locale (Cabibel, Cormouls, Houllès, Olombel, etc.), ce livre est indispensable à la connaissance du développement industriel de la ville.

Le personnage principal des *Mémoires d'un jeune ouvrier* est annoncé dans le titre même du livre. Il s'agit d'un ouvrier mazamétain, pas vraiment typique car il est protestant, la majorité étant catholique, et car il est mécanicien dans une ville dominée par le travail de la peau de mouton et de ses deux produits, la laine et le cuir. Pour accentuer encore les contrastes, l'auteur, patron protestant

⁶ *Revue du Tarn*, 1987, p. 233-244. Voir aussi quelques textes dans *Folklore, revue d'ethnographie méridionale*, n° 199-200, automne-hiver 1985, p. 45-49, et n° 205, printemps 1987, p. 19-29 ; dans *Brèves, actualité de la nouvelle*, n° 9, printemps 1983, p. 45-54, et n° 16, hiver 1985, p. 75-77.

⁷ Deux autres textes courts peuvent fournir un éclairage sur le protestantisme mazamétain : *La convertie* et *Le grand comptable*, dans *Le jeune homme...*, p. 124-126.

⁸ On la trouvera dans *Le jeune homme...*, p. 111.

⁹ Voir R. Cazals, *Les révolutions industrielles à Mazamet, 1750-1900*, Paris, La Découverte, et Toulouse, Privat, 1983.

¹⁰ Dans la *Revue du Tarn*, 1985, p. 593-607, voir « Souvenirs de ma vie » par Gaston Tournier ; un commentaire de son petit-fils ; une bibliographie complète de ses livres et articles. Dans la citation que je donne, le mot « rien » était en gras dans la *Revue* et donc vraisemblablement dans le manuscrit original.

¹¹ 1943, 1944 et 1949. Réédité en 2 volumes par les Presses du Languedoc, Montpellier, 1984.

évangélique, fait naître son héros dans le milieu libéral, mais c'est pour l'amener à « se convertir » à la « vraie religion », puis à convertir à son tour une jeune fille catholique avant de l'épouser. On sent déjà le caractère factice de tout cela. Le bagage de vertus du héros, potentielles avant sa « conversion », éclatantes ensuite, ne peut réussir à nous convaincre de son authenticité, pas plus que son pseudo tour de France qui le conduit en Bas-Languedoc, à Marseille, Saint-Etienne, Lyon et Paris. Mais cela importe peu pour notre propos. La plus grande partie de l'action se déroule à Mazamet même, dans ses rues, ses quartiers, ses lieux de culte et de réunion et dans le contexte politique et religieux du début du 20^e siècle qui nous intéresse ici.

Les jeux de la politique et de l'amour, de Jules-L. Puech

En 1909, dans le journal républicain de Mazamet, le *Réveil du Tarn*, l'adversaire de la feuille reilliste l'*Union libérale*, paraissait un feuilleton signé Jules Helle. Le 13 mars, Albert Vidal écrivait à son ami Jules-L. Puech : « Je lis dans le *Réveil du Tarn* tes chroniques et les *Gens et choses de chez nous* (j'avais deviné que c'était de toi avant de comprendre le pseudonyme) ; ça marche avec entrain et légèreté et c'est d'impression exacte sans sentir la « couleur locale ». On va tout à l'heure me porter le numéro d'aujourd'hui ; je serais déçu s'il n'y avait pas la suite. » Vidal, qui connaissait fort bien son ami, ne s'était pas trompé. Originaire de Labastide-Rouairoux, Jules Puech (1879-1957) appartenait à la même bourgeoisie protestante républicaine qui lisait le *Réveil du Tarn* ; traitant de gens et choses du pays, l'auteur avait préféré conserver l'anonymat. Il allait abandonner le pseudonyme pour publier le texte en volume en 1912 chez Bernard Grasset, sous le titre *Les jeux de la politique et de l'amour*.

Jules Puech et Albert Vidal s'étaient rencontrés en 1900 à Toulouse où le premier faisait des études de droit et où le second tentait une carrière littéraire. Ils avaient fondé ensemble la *Revue provinciale*, dont Jules Puech avait rédigé le bref manifeste¹². Ils allaient rester en relations épistolaires, entrecoupées de rencontres dans le Tarn ou à Paris où Puech s'était installé et avait soutenu une thèse de droit en 1907. Il entra ensuite comme rédacteur au ministère des Affaires étrangères où il fit toute sa carrière. Cela lui fournissait renseignements et documentation pour accomplir un énorme travail de rédaction au sein de l'équipe de la revue *La Paix par le Droit*, entre 1912 et 1940, avec l'aide non moins massive de sa femme Marie-Louise. A côté de cela encore, Jules Puech participait à l'édition des œuvres de Proudhon et publiait articles et livres sur le féminisme, le pacifisme et les origines de la SDN, sur les précurseurs du socialisme, en particulier les saint-simoniens de Sorèze¹³. Ses deux ouvrages principaux sont sa thèse de droit, *Le proudhonisme dans l'Association internationale des Travailleurs*, et surtout sa thèse de lettres, *La vie et l'œuvre de Flora Tristan*, qui reste le livre fondamental sur le sujet¹⁴. « Homme heureux, lui écrivait Albert Vidal, le 7 mai 1926, tu as réalisé un rêve ! Depuis que nous nous connaissons, je t'ai toujours entendu parler, comme d'une œuvre à réaliser un jour, d'un bouquin sur la vie et l'œuvre de Flora Tristan. Et tu l'as fait ! J'admire et je t'envie. »

Au sein d'une telle œuvre, le roman d'amour de 1912 paraît incongru. Mais il s'agit, une fois encore, d'un prétexte pour nous entraîner à Castres et dans la vallée du Thoré et pour nous présenter quelques-uns des habitants, appartenant aux deux camps politiques (car le mot « politique » figure aussi dans le titre). Jules Puech ne cherche pas à tout dire. Il n'a pas vécu à Mazamet : il n'en parle point et passe directement de Labastide-Rouairoux à Castres, en s'arrêtant seulement à Saint-Amans¹⁵. Il ne connaît pas le milieu ouvrier : il ne parle que de bourgeois, propriétaires, membres de professions libérales, qui discutent volontiers littérature, attaquent Zola, « cet écrivain pornographe », quand ils sont de droite, ou Barrès, « cet esprit étroit », « cet épateur vulgaire », quand ils sont de gauche, qui font des allusions sympathiques à « l'écrivain » Albert Vidal quand ils personnifient Jules Puech lui-même. Le personnage principal du roman, jeune professeur de lettres au collège de Castres, est un

¹² Voir « Quatre amis fondateurs de revue... », *op. cit.*

¹³ J. Puech, « Les saint-simoniens dans le Tarn », *Revue du Tarn*, 1956, p. 27-47. Bibliographie complète dans la notice nécrologique rédigée par Marguerite Thibert, *Revue du Tarn*, 1958, p. 115-124.

¹⁴ *Le proudhonisme dans l'AIT*, Paris, Félix Alcan, 1907 ; *La vie et l'œuvre de Flora Tristan*, Paris, Marcel Rivière, 1925 ; J. Puech a également préparé l'édition annotée du *Tour de France, journal de Flora Tristan*, sortie seulement aux éditions de la Tête de feuilles en 1973 et reprise par Maspéro en 1980.

¹⁵ Pour un lecteur éventuel : Labastide est « Pechmiquel » ; Saint-Amans est « Le Cruzols » ; Castres est « la petite ville ».

disciple de M. Bergeret, clin d'œil à Anatole France dont Jules Puech était un grand admirateur. Ce professeur, M. Justamon, est républicain et dreyfusard. Son calme et sa courtoisie contrastent avec les attaques violentes et stupides qu'il doit subir de la part des cléricaux soucieux de défendre l'Ordre et le siège de député du « brillant avocat Perrier » (lire : Reille). C'est ce que nous retrouverons un peu plus loin, après avoir présenté le dernier des quatre romans.

Le feu sous la cendre, de Gaston Mercier

Celui-ci, *Le feu sous la cendre*, a un sous-titre, *Histoire de tous les jours*, qui rappelle le *Gens et choses de chez nous* de Jules Puech. Il a été terminé à Montpellier en juillet 1913, et publié par Bernard Grasset en juin 1914, avec une dédicace enthousiaste « à M. Henry Bordeaux, dont toute la belle œuvre littéraire est une bonne action et un noble exemple ». L'auteur, Gaston Mercier (1864-1951) avait 50 ans lors de la publication du roman. Avocat à Montpellier, protestant évangélique comme Tournier, il avait des attaches familiales dans la bourgeoisie sud-tarnaise. Jules Puech avait quelque lien de parenté avec lui, mais n'aimait ni ses tendances politiques conservatrices, ni son roman. Il faut dire que le premier livre de Mercier, paru en 1901 à la librairie académique Perrin, *L'esprit protestant*, sous-titré *Politique – Religion (1512-1900)*, ne pouvait que heurter le jeune républicain dreyfusard. Cet ouvrage de 262 pages, en effet, se résumait en une phrase : un vrai protestant ne peut être que royaliste et antidreyfusard. Il avait, évidemment, reçu une série de féroces critiques émanant aussi bien de grands journaux nationaux que de la petite *Revue provinciale* naissante où un certain L. Jeep lui consacrait six pages virulentes¹⁶.

Après la guerre de 14-18, Gaston Mercier obtint de rajouter à son nom celui d'une arrière-grand-mère : Calvairac de la Tourette. En dehors du témoignage sur l'attrait de la particule, cela n'est pas sans intérêt. D'abord, la Tourette est un haut lieu du protestantisme sud-tarnais, un « désert » pour les assemblées clandestines, dont une fut surprise par les dragons le 17 mars 1745, ce qui valut à neuf participants la peine des galères¹⁷. Ensuite, Max Vairac est le nom d'un personnage du roman *Le feu sous la cendre*, un brillant romancier, ennemi déclaré de « l'école naturaliste de Médan », défenseur des saines vertus de la patrie, de la famille et de la propriété.

Le romancier Vairac fit un séjour à Mazamet chez le héros du roman, l'industriel Ermont, protestant, politiquement à droite, et s'informa de la situation locale ; de son côté, Mercier devait à Tournier quelques-unes des vues présentées dans le livre. Si les personnages du roman paraissent plutôt stéréotypés, là n'est pas, pour nous, encore une fois, l'intérêt. L'intérêt, c'est le cadre de vie de Mazamet, les rues, le café du Grand Balcon, les noms de patrons à peine cachés¹⁸, le paysage industriel de la gorge de l'Arnette, la visite de l'usine, la grève de 1909. Avec, bien entendu, une mention spéciale pour la situation politico-religieuse, abordée aussi dans les autres romans, apport qu'il faut à présent reprendre de manière systématique.

La situation politico-religieuse du sud du Tarn

Les éléments de description, de réflexion, d'indignation, dispersés dans les quatre œuvres, peuvent être regroupés en deux ensembles. Le premier montre le poids de l'histoire.

De fortes références historiques

La région Castres-Mazamet fut un bastion huguenot lors des guerres de religion, puis, après une accalmie, une terre de persécution, des années 1660 aux années 1760. Vidal et Puech n'en font pas

¹⁶ *Revue provinciale*, n° 10, octobre 1901, p. 304-309. On aura compris que Jeep était un autre pseudonyme de Jules Puech. Au sommaire du numéro : Albert Vidal, Roger Frère, Célestin Bouglé...

¹⁷ Gaston Tournier a écrit là-dessus. En dehors du gros ouvrage déjà cité, voir *Les galériens de Mazamet (1745-1762), correspondance inédite des forçats pour la foi condamnés à la suite de l'Assemblée religieuse de la Tourette (17 mars 1745)*, introduction et notes de G. Tournier, Musée du Désert, 1933. Voir aussi un passage de mon livre *Autour de la Montagne Noire au temps de la Révolution*, Toulouse, Privat, 2008, p. 128-129.

¹⁸ « Caramaux, Favetier, Gailloud, Sarda » (p. 48) pour Cormouls, Sabatié, Guilhou, Sarrat. Voir les notices du dictionnaire biographique *Les Tarnais*.

mention dans leurs romans. Par contre, pour les évangéliques que sont Tournier et Mercier, leur goût pour la généalogie et la dimension fondamentalement protestante de leurs héros impliquent affirmation des racines. Le héros de Tournier, à l'occasion d'une promenade au Rec d'en Blanc, « charmante châtaigneraie », n'oublie pas de signaler que s'y réunissaient autrefois « les assemblées de huguenots persécutés » (p. 51). Mercier, dès ses premières pages, établit les origines d'Ermont dont les ancêtres assistaient aux « assemblées du désert qui se tinrent à plusieurs reprises dans les bois de Calmont ou les gorges de Montlédier », payaient les amendes « prononcées par l'intendant contre tous les religionnaires du territoire sur lequel une assemblée avait été tenue » et en avaient gardé les reçus dans un dossier de « quittances pour avoir prié Dieu ». L'un d'eux dut subir au château de Ferrières « plusieurs mois de captivité dans un cachot humide et sans air ». Il en sortit, mais resta surveillé comme « mal converti, insolent et parleur ». « C'était un titre de noblesse », conclut l'auteur.

Sur un point précis, *Le feu sous la cendre* reprend une thèse discutable de Gaston Tournier historien. Parlant des ancêtres d'Ermont et des protestants mazamétains en général, Mercier écrit qu'à l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes, toute autre carrière leur étant devenue interdite, les nouveaux convertis « se firent donc industriels ou marchands ». Dans sa préface à *Souvenirs de famille*, Gaston Tournier avait écrit : « à partir de cette époque néfaste qui les priva de tous leurs droits, ils furent tous marchands ». Or, comme je l'ai déjà montré ailleurs, la quasi totalité des ancêtres les plus anciens retrouvés par Tournier au cours de son immense recherche généalogique étaient déjà marchands au début du 17^e, voire au 16^e siècle¹⁹. Ceci dit, personne ne met en doute que la révolution industrielle à Mazamet, puis l'extraordinaire aventure du délainage aient été l'affaire d'un patronat protestant qui avait le droit d'en être fier. « Si notre ville de Mazamet, écrivait Tournier dans la même préface, a acquis, au début du 19^e siècle, le grand développement commercial qu'elle a conservé jusqu'à nos jours, c'est qu'elle se trouvait alors presque uniquement peuplée de ces protestants qui ont toujours été l'honneur de leur cité. » Et Mercier, lorsque des difficultés passagères obligent Jacques Ermont à consulter son banquier (p. 236) : « Tandis qu'il parlait, simplement, sans rien cacher de l'état de ses affaires, derrière lui un garant s'était levé que Jacques n'apercevait pas, et que le banquier regardait. C'était tout le passé d'honneur de sa race, capital accumulé et intangible qui répondait pour lui. »

Du passé, qu'il fréquentait assidûment en historien, Gaston Tournier avait gardé rancune à l'Eglise catholique. Pour convertir la jeune fille qu'il veut épouser, son héros met en balance les deux religions (p. 142) : « J'eus ainsi le loisir de comparer les deux religions, de montrer le protestantisme revenant à la pureté de la primitive Eglise et recevant directement la foi de la parole de Dieu, se développant régulièrement et toujours plus, malgré les misères inhérentes à toute entreprise humaine, tandis que le catholicisme, retournant aux enfantines pratiques du paganisme, se perdait de plus en plus, par sa soif d'ambition et de domination politique [...] Il est bien plus facile d'être bon catholique que d'être bon protestant, parce que, d'un côté, on demande seulement l'assiduité à certaines pratiques machinales presque extérieures, tandis que de l'autre on exige un véritable changement de cœur. » Juste avant, il avait ironisé sur les violences de langage d'un capucin et les « phrases aussi emphatiques que peu correctes » d'un « père de la même espèce », « ayant probablement bien dîné ». Lors de son tour de France, arrivé dans une bourgade des Bouches-du-Rhône, il travailla pour « l'homme le plus dévot de la paroisse », « le type du véritable rat d'église » : « il chantait au lutrin, vendait des cierges et des objets bénits, suivait les processions et propageait le pain de Saint-Antoine, il était donc sûr de sa place au Paradis ». Par curiosité, notre héros se rendit à la messe et vit « quelques hommes cultivateurs à l'esprit lourd, vieux paysans que la peur de la mort et du diable tenaillait après une vie de mensonge et de fraude ; de vieilles dévotes qui bredouillaient machinalement, sans penser, l'esprit distrait ». Quant au curé, il « faisait tranquillement son petit traintrain de métier, distribuant aux uns le ciel, aux autres l'enfer, suivant la générosité qu'il rencontrait dans une population béate » (p. 79-81). Chez Mercier, par contre, point d'hostilité envers l'Eglise catholique dans son roman. Et même, on trouve dans *L'esprit protestant* (p. 236) une véritable apologie des « immenses services qu'a rendus la religion catholique à la cause de l'humanité ». « Gardons-nous, écrivait-il, d'essayer de briser une chose sacrée, vénérable entre toutes, parce que l'Eglise catholique a versé la consolation à des millions d'âmes, qu'elle est une barrière puissante

¹⁹ Voir *Les révolutions industrielles à Mazamet, op. cit.*, p. 60-62.

contre les appétits malsains, les haines furieuses, les révoltes impies. » La défense de l'ordre moral et social valait bien cette réconciliation.

Il n'était pas possible de nier les persécutions subies ; elles étaient même un titre de noblesse. Mais, Mercier, ni dans son roman, ni dans son essai, ne parle de Calas et de Sirven²⁰. Pourtant, les deux affaires eurent à la fois un retentissement international et une dimension locale (Calas, né à Lacabarède ; Sirven, né à Castres, exécuté en effigie à Mazamet). Mais Calas et Sirven furent défendus par Voltaire, qui ne bénéficie pas de la sympathie de ces protestants dévots. Il valait mieux, en outre, éviter de parler de l'affaire Calas, de l'affaire Sirven, au moment de l'affaire Dreyfus ou quelques années après. On a signalé plus haut la prise de position antidreyfusarde de Gaston Mercier. De leur côté, Jules Puech et le héros de son roman, ainsi qu'Albert Vidal, étaient dreyfusards par conviction personnelle et tradition familiale. Un oncle d'Albert Vidal, Jean Guiraud, était trésorier de la section mazamétaine de la Ligue des droits de l'homme créée par un autre grand patron, d'éducation protestante, évoluant vers la libre pensée, Gaston Cormouls-Houlès. On a, de celui-ci, une belle lettre à Emile Zola : « Plein d'admiration pour votre courage et la noblesse de vos sentiments, je fais cause commune avec vous et avec tous ceux qui éprouvent le besoin de justice et de vérité. Comme Voltaire, pour Calas, mon infortuné compatriote, vous triompherez aussi un jour, j'en ai l'intime conviction²¹. »

Une nouvelle guerre de religion avait éclaté dans les années 1870 au sein même de l'Eglise réformée : le héros de Tournier parle des « effroyables discussions dogmatiques qui ont atteint leur apogée, à Mazamet du moins, vers 1874-1878 » (p. 17). La lutte entre évangéliques et libéraux laissa des traces indélébiles sur Mercier et Tournier, d'accord pour penser que les libéraux, responsables de tous ces malheurs, n'étaient pas de vrais protestants. D'après le héros de Tournier, le pasteur libéral de Mazamet « ne parlait, dans ses sermons, de Jésus-Christ que pour attaquer sa divinité » (p. 18). Il n'était pas le seul (p. 57) : « Plusieurs d'entre eux sont des incroyables notoires, manquant en plus de la loyauté la plus élémentaire, qui leur commanderait de se démettre d'une charge qu'ils n'ont plus le droit de remplir, puisqu'ils ont perdu la foi ». Quelle désolation de voir à Mazamet « ce vaste temple libéral à peu près désert » ! « Les prières y étaient dites sans conviction, les psaumes, que personne ne chantait, étaient exécutés seulement par un harmonium poussif ; le sermon enfin, tombant comme une eau glaciale, en phrases endormantes et cadencées, vides d'intérêt, vides de Dieu, de Jésus-Christ, de foi, était prêché sans certitude, étalant une froide morale rationaliste. » Et, l'école du dimanche ? « Qu'il me soit permis de dire seulement que je n'en ai rien retiré du tout ; que nos monitrices, plus persuadées de la beauté de leur toilette que de la vérité de la leçon du jour, me lassaient plus qu'elles ne m'instruisaient par leur bavardage. » Si Gaston Tournier se félicitait, dans les *Souvenirs de ma vie*, d'avoir été baptisé par le pasteur Edouard Monod, « pasteur évangélique dans une Eglise en majorité rationaliste²² », il ne restait à son héros, qu'il avait malicieusement fait naître chez les libéraux, qu'à se convertir à de plus saines doctrines. Ce qu'il fit.

De l'autre côté, du côté des républicains, c'est Jules Puech qui fournit deux jalons importants dans le passé : 1851 et 1877. A Labastide-Rouairoux (comme à Mazamet, dont il ne parle pas) existait à la veille du coup d'Etat de Louis Bonaparte une société secrète républicaine. Elle n'eut guère la possibilité de résister, mais plusieurs de ses membres furent victimes de la répression qui suivit, en 1852 (envoyés au bagne à Cayenne, déportés en Algérie ou condamnés à des peines plus légères)²³. Sous la 3^e République, auréolés de leurs souffrances, les survivants étaient comme les garants d'un « honnête républicanisme » : le roman de Puech montre ainsi, à deux reprises, en période électorale, « deux vieillards proscrits de 1851 » (p.72 et 97). Il avait fallu cependant que la République fût consolidée par sa victoire sur les menées de Mac Mahon, par la résistance au coup du 16 mai 1877. Dans le Tarn, où la pression gouvernementale avait été forte, on avait, entre autres, suspendu ou

²⁰ Dans *L'esprit protestant*, p. 118, on lit exactement ceci : « Cependant en 1760 les persécutions touchent à leur fin. Le pasteur Rochette, les trois frères de Grenier, et Jean Calas devaient être les dernières victimes. » Trois lignes du livre, suivies de dix-sept autres pour expliquer comment, sur l'échafaud, Rochette aurait développé l'idée qu'il fallait aimer et honorer le roi.

²¹ Voir « Riche industriel et militant dreyfusard », dans *Jean Jaurès, cahiers trimestriels*, n° 141, juillet-septembre 1996, p. 139-147. La lettre à Zola, du 24 février 1898, est reproduite p. 141. Je l'avais déjà fait passer dans *La Dépêche du Midi*, édition du Tarn, 14 septembre 1973.

²² *Revue du Tarn*, 1985, p. 593.

²³ AD Tarn, sous-série IV-M². Avant moi, Jules Puech s'est penché sur ces dossiers. Dans IV-M²-37, qu'il consultait vers la fin de sa vie, il a laissé des fiches de notes personnelles que j'ai retrouvées avec émotion.

révoqué trente maires ou adjoints²⁴. Un notable tarnais, le baron René Reille, époux de la petite-fille du maréchal Soult, occupait dans le gouvernement de Broglie la place de sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, et il s'était comporté de manière répressive. Jules Puech le rappelle (p. 151) : « Avez-vous oublié ses menées en 1877 et sa passion cléricale du Seize-Mai ? Leur petite affaire a raté, mais telle autre réussira ; ils ne renonceront pas ainsi à conspirer contre la République. » Depuis 1877, la République avait triomphé au niveau national ; mais, dans le sud du Tarn, le règne de la famille Reille ne s'était pas interrompu.

Un fief électoral au début du 20^e siècle

Le baron Reille est cité nommément dans *La gorge* et *Le feu sous la cendre*, et sous le nom de Perrier dans *Les jeux de la politique et de l'amour*. Sans donner de précision de personne, les *Mémoires d'un jeune ouvrier* décrivent cependant la même situation politique.

Qui donc était le baron Reille ? Une sorte d'entité en six personnes, mais toujours « le Baron ». Le fondateur de la dynastie, René Reille, le sous-secrétaire d'Etat du 16 mai, fut député de la circonscription de Mazamet (exactement : Castres-2) en 1869, puis de 1876 jusqu'à sa mort en 1898. Son fils Amédée lui succéda, de 1899 à 1914, tandis que la circonscription de Castres-1 était tenue par ses autres fils André (1894-1898) puis Xavier (1898-1910)²⁵. Après notre période, les fils d'André, René (1914-1917) et François (1919-1924 et 1928-1958) occupèrent à leur tour le siège de député de Mazamet. Le premier baron Reille avait su créer des rapports de fidélité par son charisme, les services qu'il rendait, ses « gestes » et ceux de sa femme. Dans *La gorge*, Albert Vidal a résumé ainsi la situation (p. 156) : « Beaucoup [des ouvriers d'une procession catholique à Mazamet] avaient son portrait dans leur chambre, ils se rappelaient ses poignées de main et les énormes repas qu'il offrait dans son parc après chaque élection ; des femmes s'attendrissaient en racontant que la baronne avait mouché leur enfant avec son mouchoir, parfumé, brodé, tout petit. » Lorsque, dans les années 1970, j'interrogeais des témoins de la vie à Mazamet autour de 1900, tous faisaient allusion au lendemain d'élections, quand on allait « manger la vache » au château de Soult-Berg, à Saint-Amans. Un témoin a ajouté : « Plus de la moitié des familles de Mazamet avaient sa photo accrochée au mur. Comme une icône. » Et un autre : « [La baronne] était une femme assez opulente. On raconte l'anecdote suivante. On dit qu'elle a fait la fortune politique de son mari. Je ne dis pas qu'elle l'ait fait tout le temps, mais il a suffi d'une fois ou deux et ça s'est répandu. Il paraît quelle nourrissait et que, dans la visite qu'ils faisaient souvent dans les familles, elle disait : - Ouh ! ce petit, tiens, il a l'âge du mien. Il a bon appétit ? Pour voir, nous allons voir s'il a bon appétit... Et elle le mettait à son sein. Alors, ça, la femme du baron qui donne à téter au fils d'un paysan, ça, c'était quelque chose d'extraordinaire²⁶. »

Le dernier de la dynastie, François, évolua vers la démocratie chrétienne si bien que, chose extraordinaire, « le Baron » eut dans les années 1930 un adversaire à sa droite. Ce n'était pas le cas de ses prédécesseurs. Le grand-père était, selon l'expression de Jean Faury, « d'un bonapartisme accueillant à tous les conservatismes locaux²⁷ ». Il soutint le projet de restauration royaliste, puis les boulangistes, avant de se rallier à la République du bout des lèvres. Le « brillant avocat Perrier » du roman *Les jeux de la politique et de l'amour*, recouvre à la fois Xavier et Amédée, la génération intermédiaire, encore sous la férule maternelle. Leur étiquette de « catholiques sociaux » ne résiste pas à l'examen de leur presse et de leurs actes qui permet de les situer assez loin vers l'extrémité de la droite²⁸.

Le succès des Reille d'avant 1914 doit beaucoup au soutien du clergé. Dans la région, politique et religion sont particulièrement liées. « Ce temps d'élections à Mazamet m'avait toujours profondément attristé, écrit le jeune ouvrier créé par Gaston Tournier (p. 183) ; les passions sont chez nous plus vives qu'ailleurs, et la religion s'y mêle beaucoup trop ; j'ai déjà dit que, pour bien des

²⁴ Jean Faury, *Cléricalisme et anticléricalisme dans le Tarn (1848-1900)*, Association des publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail, 1980, p. 100.

²⁵ Le gendre de René Reille, le marquis de Solages, fut député de Carmaux de 1889 à 1892 et de 1898 à 1902.

²⁶ Témoignages d'Ernest Vidal (86 ans en 1972) et de René Carayol (69 ans en 1972).

²⁷ Jean Faury, *Cléricalisme et anticléricalisme...*, *op. cit.*, p. 100.

²⁸ Sur ces questions, R. Cazals, *Avec les ouvriers de Mazamet (dans la grève et l'action quotidienne, 1900-1914)*, 2^e édition, Carcassonne, CLEF 89, 1995, p. 24-41, et « Les barons Reille-Soult et le vote ouvrier », dans *Bulletin de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn*, XLV-XLVI, p. 511-520.

protestants, toute confession de foi consiste dans l'unique fait de jeter son bulletin dans l'urne ; chez les catholiques, il se passe aussi des choses très étranges : ils ne craignent pas de profaner leurs cantiques « Marchons sur les pas de Jésus » et d'autres, en adaptant leurs mélodies à des paroles de circonstance qui n'ont rien de chrétien. » Or, par d'autres sources, on connaît cette « profanation ». Le cantique (« Marchons au combat, à la gloire / Marchons sur les pas de Jésus / Nous remporterons la victoire / Et la couronne des élus ! ») devenait slogan électoral (« Marchons au combat, à la gloire / Marchons sur les pas du baron / Nous remporterons la victoire / Et la couronne du baron ! »). Ironie du sort, en publiant son roman en 1906, Gaston Tournier ne pouvait savoir qu'aux élections municipales de 1908, son propre frère Georges, candidat de droite, serait « régalé du chant national clérical où *la couronne de Jésus* devient *la couronne de Tournier* après avoir été *la couronne du baron*²⁹ ».

Dans le roman d'Albert Vidal, dont chaque chapitre pourrait recevoir un titre ethnographique (une journée à l'usine ; la fête du cochon ; un accident du travail ; le cercle des patrons ; etc.), il en arrive tout naturellement un qu'on intitulerait volontiers : la procession. Le chapitre débute à la porte de l'église Saint-Sauveur, ouverte sur la sortie de la procession. Celle-ci monte « par le boulevard et la route de Carcassonne qui le continue », puis par un chemin de chèvres vers la Croix sur la montagne. Là, un père engage les hommes à voter contre ceux qui blasphèment le saint nom de Dieu, qui persécutent, insultent, égorgent les prêtres (p. 154). Exagération de romancier républicain ? Lisons le *Manuel de l'électeur du Tarn pour les élections législatives de 1902*, sorti des presses de *La Croix du Tarn* à Albi³⁰. Ce texte remarquable se présente comme un catéchisme, avec questions et réponses. Il dit clairement aux catholiques qu'il faut voter contre ceux qui ont « tout fait périr dans l'Eglise, dans l'Ecole, dans l'Armée », qui « ont chassé les religieux, supprimé la liberté d'enseignement, laïcisé les hôpitaux, les écoles, gracié le traître Dreyfus, outragé l'armée, [...] persécuté les curés », ceux qui ont pour triple couronne « la ruine du pays, le vol et l'assassinat », sinon « les églises seront fermées, et bientôt nous en reviendrons à la Terreur de 93 ». « Il s'agit d'arracher la France aux *francs-maçons* et aux *Juifs* qui veulent détruire la Religion, aux *socialistes*, aux *anarchistes*, qui ont dessein de tout bouleverser parmi nous et de faire disparaître du monde jusqu'à l'idée de Dieu et de Patrie ». Le sermon rapporté par Vidal s'adressait seulement aux hommes (à moins qu'une deuxième partie n'ait interpellé les femmes, mais le héros, préoccupé par ses amours, n'était pas très attentif). Une moitié du *Manuel* de *La Croix*, par contre, concerne directement les femmes : « si elles n'ont pas le droit de voter, elles ont le droit et le devoir de faire bien voter ceux des électeurs, père, époux, fils, frère, dont elles partagent la vie et le foyer ». D'après d'autres témoignages, nous avons là un thème de prédilection de la baronne Reille.

Les Reille, les notables catholiques et le clergé local (il sera question plus loin de l'attitude différente de Mgr Mignot) marchaient la main dans la main, et quelques patrons protestants évangéliques les suivaient, comme Ermont du roman de Mercier, resté « l'ami fidèle du baron Reille », et Verdier du roman de Puech (p. 176) : « La famille Verdier, bien que très protestante, était, en même temps, très liée avec les familles les plus cléricales de la contrée et tous ses membres s'efforçaient d'être et de se montrer bien pensants. » Il y a bien du Tournier dans Ermont et Verdier.

A ces quelques exceptions près, les protestants mazamétains votaient pour les candidats républicains pour « sauver la patrie des mains des cafards », comme le rapportent avec ironie les *Mémoires d'un jeune ouvrier* (p. 17). Certains patrons protestants républicains n'hésitaient pas à faire pression sur leurs ouvriers. En descendant de la montagne après le sermon, quelques ouvriers de *La gorge* criaient, menaçants (p. 156) : « Qu'il vienne, le patron ! Qu'il vienne me chercher pour me faire voter ! »

Mais, ces pressions ne devaient pas être bien efficaces car, à chaque élection, c'est le vote des ouvriers de Mazamet qui assurait la victoire du Baron au premier tour. Nos quatre auteurs constatent cette évidence, bien attestée par les autres sources. « Chose extraordinaire et qui ne se voit nulle part ailleurs : la majeure partie de la classe ouvrière est ce qu'on appelle *réactionnaire* », écrit Tournier (p. 183). « Tandis que dans les centres miniers du Pas-de-Calais ou dans les grandes villes manufacturières de Roubaix, Tourcoing et Lille, les ouvriers ont été gagnés de bonne heure aux idées

²⁹ Je dois le cantique au témoignage de Cécile Moutou ; la chanson baroniste à celui de Marthe, Zélie et Gabrielle Rabou ; l'allusion à Georges Tournier au *Réveil du Tarn*, 17 mai 1908.

³⁰ Archives nationales, Paris, cote F7-12543 ; c'est un document spécialement tarnais, avec les noms des députés pour qui et contre qui il faut voter ; reproduit en entier dans *Avec les ouvriers de Mazamet*, op. cit., p. 26-30.

socialistes, ceux de Mazamet paraissent rebelles à cette influence. Restés catholiques en majorité et attachés à leur religion, ils affectaient des idées modérées et votaient encore pour les candidats conservateurs » (Mercier, p. 194-195). Nous avons vu que ce sont des ouvriers qui assistaient au sermon à la Croix de la montagne (Vidal). Jules Puech ajoute deux précisions. D'abord, il ironise sur « ce petit coin du Midi, abruti par le cléricalisme, asservi à la suzeraineté d'une famille féodale », dont les partis de gauche, en France, ont pris l'habitude de se moquer. Ensuite, il signale avec raison le cas particulier de Labastide-Rouairoux, une sorte d'enclave de gauche dans la circonscription (p. 54).

La fidélité de la majorité des ouvriers mazamétains à la famille Reille était telle que, lorsqu'un mouvement ouvrier authentique (revendications, grèves, formation de syndicats) commença à s'organiser, les patrons républicains le considérèrent comme manipulé par le baron et dirigé contre eux pour des raisons politiques. J'ai démontré ailleurs qu'il n'en était rien, que la sympathie témoignée aux ouvriers par Amédée Reille et son équipe était de circonstance électorale, et que ces notables conservateurs étaient foncièrement les ennemis de ceux qui pouvaient troubler leurs intérêts socio-économiques³¹. On en trouve une autre preuve dans le roman de Mercier, l'ami de Reille, dont tout un chapitre, intitulé « Tempête », transpire de haine pour les ouvriers qui n'ont pas su rester à leur place de collaborateurs zélés, disciplinés, soumis. La présentation de la grève des délaiteurs de 1909 est une falsification systématique, aussi bien dans le détail des épisodes et des comportements que dans la compréhension du mouvement³². Non, ni les amis des Reille, ni les Reille eux-mêmes (d'avant 1914) n'étaient les amis des ouvriers. Mgr Mignot, l'archevêque d'Albi, l'avait bien compris, qui vint à Mazamet le 21 mars, parler aux grévistes et leur laisser quelque argent, et qui allait plus tard accorder une interview à l'envoyé spécial du journal parisien *Le Matin*, dans laquelle il s'exprimait ainsi : « Les grévistes de Mazamet sont entrés dans la Confédération générale du travail. Pour ma part, je ne saurais les en blâmer. Ils y ont trouvé, aux jours de misère et de lutte, aide et assistance morale et pécuniaire. C'est dans ces moments-là que l'on reconnaît ses vrais amis³³. »

xx

La conclusion de ces quelques pages est facile à tirer. Nous avons vu à quel point la question politico-religieuse était importante dans la région, puisque les quatre auteurs des romans ethnographiques étudiés estiment nécessaire de l'aborder. Chacun à sa façon : Vidal en observateur froid ; Puech en intellectuel républicain ; Tournier en conservateur ; Mercier avec des outrances qui sont en elles-mêmes un témoignage.

Ces tendances des auteurs demeurèrent après 1914. Tous les engagements d'Albert Vidal produisirent de la littérature : la Grande Guerre³⁴ ; le Front populaire et l'accueil des réfugiés républicains espagnols³⁵ ; la Résistance³⁶. Jules Puech poursuivit sa tâche au cœur de réseaux pacifistes, féministes et universitaires entremêlés, et s'opposa lui aussi au régime de Vichy au nom de la République³⁷. Laissant l'action politique ultra-conservatrice à son frère Georges, Gaston Tournier resta dans le domaine de la pensée, toujours hostile au libéralisme³⁸. Gaston Mercier Calvairac de la Tourette se manifesta de façon plus visible. En 1938, il s'opposa à la réunification des Eglises réformées ; il milita au groupe Sully, favorable au régime de Vichy. Au delà de l'analyse de quatre romans et de la contribution à une histoire culturelle, ces pages versent ainsi quelques pièces au dossier toujours ouvert des ruptures et des continuités.

Rémy Cazals

³¹ *Avec les ouvriers de Mazamet, op. cit.*

³² *Ibid.*, démonstration précise p. 130-131.

³³ *Ibid.*, p. 164. Sur Mgr Mignot, également p. 63, 90, 161, 247. Interview dans *Le Matin*, 24 avril 1909.

³⁴ Voir dans *Le jeune homme qui voulait devenir écrivain, op. cit.*, p. 165-184.

³⁵ Voir « L'accueil des réfugiés républicains à Mazamet », dans *Les Français et la guerre d'Espagne*, Actes du colloque de Perpignan, CREPF, Université de Perpignan, 1990, p. 213-218.

³⁶ Voir « Un bourgeois de province en 1940 : le *Journal politique* d'Albert Vidal », dans *Annales du Midi*, n° 199-200, juillet-décembre 1992, p. 311-320.

³⁷ En témoigne sa correspondance de l'époque avec Albert Vidal.

³⁸ Son manuscrit *Souvenirs de ma vie* a été rédigé en 1942. Il est violemment contre les libéraux.

Petite anthologie [les titres sont de RC]

1- Sermon sur la montagne [*La gorge*, p. 154-156]

[La procession catholique, formée en majorité d'ouvriers et d'ouvrières, sortie de l'église, est montée à la Croix sur la montagne, au-dessus de Mazamet. Debout sur le socle, un père parle.]

Il clamait :

- Dieu le veut ! Dieu le veut, mes frères ! Dieu souffre d'entendre son saint nom blasphémé, de voir persécuter, insulter, égorger ceux qu'il a choisis pour être sur la terre ses ministres sacrés ! Il le commande, il l'ordonne ! Vous, les hommes qui m'écoutez, vous savez que les élections sont proches...

Julou cherchait des yeux autour de lui. Il était venu à cette procession avec l'espérance d'y rencontrer Rosa, et maintenant tâchait de retrouver une robe bleue, comme la sienne, aperçue en montant. Il se dit qu'elle s'était peut-être arrêtée en chemin et regarda au-dessous de lui.

Mais il ne la vit pas. Au pied des deux montagnes la ville épanouissait ses toits ; ils serraient des jardins minuscules poussés là comme de l'herbe entre des pavés. Un clocher, un dôme de temple, à peine plus hauts, se distinguaient par leur forme et leurs ardoises violettes et bleues. Les grands platanes du boulevard frisaient comme une mousse. Vide, la ville s'étalait au soleil, sortie de la gorge ainsi que d'une corne d'abondance ; dans l'air calme d'en bas, une fumée, débordée, restait stagnante au-dessus d'elle.

Ouverte comme un éventail, la plaine était de mille couleurs et semblait faite de pièces et de morceaux : carrés verts, carrés jaunes, reflet noir d'un coin de rivière, blancheur aveuglante d'un tronçon de route crayeuse. Un bleu mince la voilait toute jusqu'aux horizons, si foncés que Julou crut y voir la mer.

Après le sermon du père, il redescendit avec la procession. Tous, autour de lui, parlaient beaucoup de ce qu'ils venaient d'entendre, mais ils discutaient peu car ils étaient d'accord : ils voteraient « pel Barou³⁹ ». Beaucoup avaient son portrait dans leur chambre, ils se rappelaient ses poignées de main et les énormes repas qu'il offrait dans son parc après chaque élection ; des femmes s'attendrissaient en racontant que la baronne avait mouché leur enfant avec son mouchoir, parfumé, brodé, tout petit. Quelques-uns étaient très excités :

- Qu'il vienne, criaient-ils, le patron ! Qu'il vienne me chercher pour me faire voter !

2- Abomination et désolation [*Mémoires d'un jeune ouvrier*, p. 17-18]

Le moment de ma première communion approchait à grands pas, mais je ne m'en faisais guère de souci. Ma famille appartenait à ce qu'on appelle « l'Eglise nationale », c'est-à-dire qu'elle était censée appartenir à l'Eglise dont l'Etat salarie les pasteurs ; je me préoccupais fort peu de religion ; dans la famille, on n'était pas dévot non plus ; sauf ma grand'mère qui était animée d'une réelle piété, personne ne songeait à prononcer le nom de Dieu ; mon père se disait bon protestant, mais il n'allait pour ainsi dire jamais au culte ; il disait, comme bien d'autres de ses coreligionnaires, que, si les persécutions revenaient, il serait le premier à subir le martyre, mais en attendant il passait son dimanche au café et faisait montre de son protestantisme les seuls jours d'élections municipales ou législatives, quand il s'agissait, disait-il, de sauver la patrie des mains des *cafards* ; ma mère allait un peu plus souvent au culte que mon père, mais à cela se réduisait toute sa religion ; elle avait eu pourtant, m'a-t-elle raconté depuis, des parents pieux, sa jeunesse avait été traversée des souffles vivifiants de la puissance divine, mais troublée aussi par les effroyables discussions dogmatiques qui ont atteint leur apogée, à Mazamet du moins, vers 1874-1878. Placée en service, au moment de son mariage, dans une famille dite *libérale*, elle se vit contrainte par ses maîtres, malgré ce libéralisme de surface plutôt oppresseur, de recevoir la bénédiction nuptiale d'un pasteur notoirement incrédule, absolument inconnu des deux époux, qui s'institua, à la suite de cet exploit, le guide spirituel du nouveau ménage ; la foi qui avait guidé ma mère dans sa jeunesse s'éteignit vite sous les assauts

³⁹ *Pel Barou*, per lou Barou, pour le Baron [note d'Albert Vidal].

continus d'un pasteur qui ne parlait, dans ses sermons, de Jésus-Christ que pour attaquer sa divinité. Ma mère devint indifférente, mon père l'était déjà ; je le fus à mon tour lorsque je fus en âge de raisonner là-dessus.

3- Le fief et la commune irréductible [*Les jeux de la politique et de l'amour*, p. 54-55]

Aussi la circonscription traditionaliste pouvait-elle se rassurer : la famille Perrier continuerait comme par le passé son rôle de représentation au Parlement ; les partis de gauche, en France, conserveraient leur opinion un tantinet méprisante pour ce petit coin du Midi, abruti par le cléricalisme, asservi à la suzeraineté d'une famille féodale ; tout irait pour le mieux, puisque le titre de conservateur, celui du brillant avocat Perrier, assurait la perpétuation d'un état de choses dont chacun s'accommodait jusqu'ici.

La commune de Pechmiquel⁴⁰ était la seule à laisser subsister des craintes. De tout temps cette région ouvrière et montagnarde avait été connue pour ses idées avancées. Jacques Portalis aurait presque souhaité qu'il en fût autrement pour déployer son zèle ; mais c'eût été complètement inutile : on y était antiperrieriste par hérédité, et le brillant candidat n'avait aucune chance d'y réussir.

4- Vanités, ingratitude... [*Le feu sous la cendre*, p. 50-52]

[Le héros, Jacques Ermont, part du centre de Mazamet vers son usine dans la gorge de l'Arnette.]

Devant lui, au coin de la maison d'en face, étincelait toute neuve une plaque bleue, portant en blanc les mots : Cours René Reille. Légion d'honneur, René Reille, une association d'idées noua les deux termes dans l'esprit de Jacques. Il ne serait jamais décoré, parce qu'il avait su rester l'ami fidèle du baron Reille. Et que lui importaient de vains hochets ? Vraiment il se prenait à sourire de pitié. Accomplir des démarches, se plier aux compromissions nécessaires, allons donc ! Il s'était fixé de cœur aux sentiments qui dominèrent sa vie, et son attachement à une grande figure restait le même, malgré le temps qui l'éloignait dans le passé. Jacques adressa une pensée émue au château de Soult-Berg, où des deuils successifs ont éteint la joie d'autrefois, et qui dort, fermé comme une tombe, au pied de la Montagne Noire. Il mesura d'un vol toute l'ingratitude de ses compatriotes pour l'homme d'intelligence supérieure et de bonté extrême, qui s'était usé pour eux à mille besognes stériles. Encore une force que la France insouciant a laissé perdre sans emploi à sa mesure, dit-il à mi-voix ; il a fallu l'énergie et le cœur d'un maire d'élite⁴¹ pour que le Baron René Reille eût l'aumône, non pas d'une statue mais d'une plaque à son nom sur une des rues de Mazamet. Et l'ironie du sort a voulu que le Cours René Reille prolongeât la rue Edouard Barbey ; les deux rivaux d'autrefois, qui pendant vingt ans agitèrent ce coin du Tarn, ont leurs noms réunis côte à côte sous les yeux de leurs électeurs. Oh ces haines politiques, qui divisent si profondément les citoyens d'une même ville, les parents d'une même famille, les meilleurs amis d'enfance, impriment à chacun suivant le parti qu'il a embrassé, une mentalité spéciale, l'inclinent à envisager les événements et les hommes sous un angle déformant, tous excessifs, tous injustes, et pour quels pitoyables résultats ! Ainsi raisonnait Jacques en remontant vers son usine.

Ce texte a été publié pour la première fois dans *Christianisme et politique dans le Tarn sous la Troisième République*, textes rassemblés par Philippe Nelidoff et Olivier Devaux, Toulouse, Presses de l'université des Sciences sociales, 2000, p. 267-283.

Bibliographie complémentaire :

- La nouvelle d'Albert Vidal, *La Convertie*, a été reprise dans la revue *Diasporas, Histoire et société*, n° 3, 2003, « Passages, conversions, retours », p. 149-150.

- Sur l'affrontement au sein de l'Eglise protestante de Mazamet, voir Rémy Cazals, « Une excursion à la frontière (été 1875) », dans *L'histoire à travers champs. Mélanges offerts à Jean Sagnes*, travaux réunis par Michel Cadé, Presses universitaires de Perpignan, 2002, p. 277-287.

⁴⁰ Labastide-Rouairoux [note de RC].

⁴¹ Rouvière [note au crayon de Jules Puech sur son exemplaire ; Albert Rouvière était aussi un protestant conservateur, maire de Mazamet de 1896 à 1906].

- Sur la famille Reille, voir Rémy Cazals, « "Reille, père et fils, société pour l'exploitation du mandat de député". Les barons Reille et le pouvoir », dans *Pouvoirs de la famille, familles de pouvoir*, Actes du colloque d'octobre 2000, édités par Michel Bertrand, Toulouse, Framespa, collection « Méridiennes », 2005, p. 297-306.
- Sur Albert Vidal, Jules Puech, et surtout Marie-Louise Puech, voir Rémy Cazals, *Lettres de réfugiées. Le réseau de Borieblanque. Des étrangères dans la France de Vichy*, préface de Michelle Perrot, Paris, Tallandier, 2003, 471 p.